

Ce petit village au fond de la province canadienne du Manitoba, si loin dans la mélancolique région des lacs et des canards sauvages, ce petit village insignifiant entre ses maigres sapins, c'est Portage-des-Prés. Il est déjà à trente-deux milles, par un mauvais *trail* raboteux, du chemin de fer aboutissant à Rorketon, le bourg le plus proche. En tout, il comprend une chapelle que visite trois ou quatre fois par année un vieux missionnaire polyglotte et exceptionnellement loquace, une baraque en planches neuves servant d'école aux quelques enfants blancs de la région et une construction également en planches mais un peu plus grande, la plus importante du *settlement* puisqu'elle abrite à la fois le magasin, le bureau de poste et le téléphone. On aperçoit, un peu plus loin, dans l'éclaircie des bouleaux, deux autres maisons qui, avec le magasin-bureau-de-poste, logent l'entière population de Portage-des-Prés. Mais j'allais oublier: en face du bâtiment principal, au bord de la piste venant de Rorketon, brille, munie de sa boule de verre qui attend toujours l'électricité, une unique pompe à essence. Au-delà, c'est un désert d'herbe et de vent. L'une des maisons a bien une porte de de-

vant, à l'étage, mais comme on n'y a jamais ajouté ni balcon, ni escalier, rien n'exprime mieux la notion de l'inutile que cette porte. Sur la façade du magasin, il y a, peint en grosses lettres: General Store. Et c'est absolument tout ce qu'il y a à Portage-des-Prés. Rien ne ressemble davantage au fin fond du bout du monde. Cependant, c'était plus loin encore qu'habitait, il y a une quinzaine d'années, la famille Tousignant.

* * *

Pour se rendre chez elle, de Portage-des-Prés, il fallait continuer tout droit devant la pompe à essence, en suivant toujours le trail, peu visible au premier abord, mais que l'on finissait par distinguer aux deux bandes parallèles d'une herbe qui restait quelque peu couchée derrière le passage des légères charrettes indiennes. Seul un vieil habitant ou un guide métis pouvait s'y reconnaître, car, à plusieurs endroits, cette piste se divisait en pistes secondaires conduisant, à travers la brousse, à la cabane de quelque trappeur, située deux ou trois milles plus loin et que, du chemin principal, on ne pouvait pas apercevoir.

Il fallait donc s'en tenir strictement au trail le plus direct. Et ainsi, au bout de quelques heures si on était en charrette, un peu plus vite si on voyageait dans une des Ford antiques telles qu'il y en a encore là-bas, on devait arriver à la rivière de la Grande Poule d'Eau.

Ici, on abandonnait la Ford ou le buggy.

Les Tousignant avaient un canot pour traverser la rivière. S'il se trouvait sur la rive éloignée, un des voyageurs devait aller le chercher à la nage. On s'en allait ensuite au fil de l'eau, tout enveloppé d'un silence comme il s'en trouve peu souvent sur terre, ou plutôt de froissements de joncs, de battements d'ailes, de mille petits bruits cachés, secrets, timides, y produisant quelque effet aussi reposant et doux qu'en procure le silence. De grosses poules des prairies, presque trop lourdes pour voler, s'élevaient quelque peu des bords embroussaillés de la rivière pour aller s'abattre aussitôt un peu plus loin, déjà lassés de leur paresseux effort.

Débarquant sur la rive opposée, on devait traverser à pied une île longue d'un demi-mille, couverte de foin rugueux et serré, de bosses et de trous boueux et, si c'était l'été, de moustiques énormes, affamés, qui se levaient par milliers du terrain spongieux.

On aboutissait à une autre rivière. C'était la Petite Poule d'Eau. Les gens du pays avaient eu peu de peine à en dénommer les aspects géographiques, toujours d'après la doyenne de ces lieux, cette petite poule grise qui en exprimait tout l'ennui et aussi la tranquillité. En plus des deux rivières déjà citées, il y avait la Poule d'Eau tout court; il y avait le lac à la Poule d'Eau. En outre, la contrée elle-même était connue sous le nom de contrée de la Poule d'Eau. Et c'était une paix infinie que d'y voir les oiseaux aquatiques, vers le soir, de partout s'envoler des roseaux et virer ensemble sur un côté du ciel qu'ils assombrissaient.

LA PETITE POULE D'EAU

La Petite Poule d'Eau traversée, on descendait sur une île assez grande, peu boisée. Plus d'une centaine de moutons y paissaient dans la plus parfaite liberté; autrement, on eût dit l'île inhabitée.

Cependant, il s'y trouvait une maison.

Bâtie de bois non équarri, sans étage, longue, à fenêtres basses, elle s'élevait sur une très légère montée de l'île, en plein ciel dépouillé.

C'était là qu'habitaient les Tousignant.

Des sept beaux enfants, sauvages et dociles, un seul avait été jusqu'au village de Sainte-Rose-du-Lac, pour y faire traiter une otite très grave. Quelques-uns des autres enfants avaient parfois accompagné le père qui, deux ou trois fois par année, se rendait à Portage-des-Prés y prendre les ordres du propriétaire du ranch dont il était l'intendant.

C'était la mère qui voyageait le plus. Presque tous les ans, elle allait par nécessité à Sainte-Rose-du-Lac. C'était le plus proche village français de la région. Il était situé plus loin encore que Rorketon, sur le chemin de fer solitaire qui reliait un peu toute cette brousse à la petite ville de Dauphin. Que le moindre contretemps survînt et on pouvait mettre des jours à l'atteindre. Néanmoins, comme elle ne sortait environ qu'une fois l'an de son île, ce long voyage difficile, souvent dangereux, ce voyage épuisant, Luzina Tousignant en était venue à le considérer comme ses vacances. Devant les enfants, elle n'y faisait jamais allusion longtemps d'avance, car ils étaient pour ainsi dire trop attachés à

LA PETITE POULE D'EAU

leur mère, très tendres, très affectueux, et ils ne la laissaient partir que difficilement, accrochés à ses jupes, la suppliant de ne pas les quitter. Mieux valait donc ne pas éveiller ce chagrin plus tôt que nécessaire. Au père Tousignant seul, elle annonçait, un beau jour, en le regardant drôlement, moitié rieuse, moitié affligée: « Mon congé approche. » Puis elle partait. Et dans cette existence toujours uniforme, c'était la grande, l'unique aventure.

Cette année-là, il parut que Luzina Tousignant ne pourrait entreprendre son voyage habituel. Elle avait les jambes enflées; elle ne pouvait pas se tenir debout plus d'une heure à la fois, car c'était une femme assez forte, grasse, animée, toujours en mouvement dès que ses pauvres jambes allaient un peu mieux. Hippolyte Tousignant n'aimait pas la laisser partir dans cet état. De plus, on était au pire temps de l'année. Pourtant, c'est en riant que Luzina se mit à parler de son congé. En plein été, au milieu de l'hiver, on pouvait à la rigueur sortir de l'île et même sans trop de difficultés. Mais au printemps, une femme seule ne pouvait rencontrer plus de hasards, de périls et de souffrances que sur cette piste de Portage-des-Prés. Hippolyte tenta longuement de dissuader Luzina de partir. Douce en toute autre occasion, elle se montra déterminée. Il fallait qu'elle aille à Sainte-Rose-du-Lac, voyons! Au reste, elle y consulterait le médecin pour l'eczéma du bébé. Elle ferait réparer la pièce ébréchée de l'écrèmeuse. Elle s'arrêterait quelque temps à Rorketon pour les affaires. Elle en profiterait pour voir un peu ce qui se

portait maintenant, « car, disait Luzina, ce n'est pas parce qu'on vit dans les pays sauvages qu'on ne doit pas se mettre à la mode de temps en temps ». Elle donnait cent raisons plutôt que de convenir qu'il y avait bien quelque plaisir pour elle à quitter l'horizon désert de la Petite Poule d'Eau.

En effet, comment Luzina aurait-elle pu voir une foule, une véritable foule d'au moins cent personnes, telle qu'il s'en trouve les samedis soirs dans la rue principale de Rorketon; comment aurait-elle pu parler avec d'autres personnes qu'avec son mari, ses enfants qui, au moment où elle ouvrait la bouche, savaient déjà ce qu'elle allait dire; comment aurait-elle pu goûter ces rares joies du nouveau, de la curiosité satisfaite, du monde entrevu, si elle n'avait eu pour voyager une tout autre raison, éminemment sérieuse et urgente! Elle était une femme raisonnable; elle voulait bien prendre les plaisirs du voyage, mais pour autant qu'ils apportaient de justes compensations à l'accomplissement du devoir.

Elle partit vers la fin de mars. La Petite Poule d'Eau était encore suffisamment gelée pour qu'on pût la traverser à pied. La Grande Poule d'Eau, toutefois, était libre vers le milieu de son cours. On se servit de la barque comme d'un traîneau pour franchir l'espace gelé de la rivière. Luzina était installée au fond de l'embarcation. On lui avait mis une peau d'ours sur les genoux, des briques chauffées aux pieds. Hippolyte avait dressé au-dessus d'elle une pièce de toile grossière qui formait comme une espèce de petite tente. Parfaitement à l'abri, ne marquant aucune crainte, Luzina

s'intéressa à tous les incidents de la traversée. Elle montrait de temps à autre un visage souriant dans l'ouverture de la toile; elle disait, contente: « Je suis comme la reine. »

Deux des enfants aidaient le père, l'un poussant, l'autre tirant, à manœuvrer la barque sur la glace, et il fallait y aller avec beaucoup de précaution; on ne pouvait prévoir à quel endroit la glace commencerait à céder. Sans trop se tremper, on atteignit le cours libre de la rivière. De gros morceaux de glace y flottaient; il fallait ramer vite pour les éviter et aussi avec force contre le courant de la Grande Poule d'Eau qui était rapide. Puis on tira la barque sur l'autre bord, non sans peine; on avait pied sur un terrain peu solide.

Les plus jeunes enfants étaient restés sur la petite île et, à ce moment, ils firent leurs adieux à leur mère. Ils pleuraient tous. En ravalant des larmes et sans cris; ils comprenaient qu'il était trop tard pour la retenir. Les petites mains, sans suspendre un seul instant leurs mouvements, s'agitaient dans la direction de Luzina. L'une des fillettes portait le bébé entre ses bras et elle l'obligeait à faire aller tout le temps sa menotte. Ils se tenaient tous les cinq serrés à ne former qu'une seule tache minuscule contre l'horizon le plus vaste et le plus désert du monde. Une grande partie de la gaieté de Luzina l'abandonna dans ce moment. Elle chercha son mouchoir qu'elle ne put trouver tant elle était gênée par ses lourds vêtements. Elle renifla.

— Soyez bons, recommanda-t-elle à ses enfants, enflant sa voix que le vent emporta en une tout autre direction. Obéissez bien à votre père.

Ils tâchèrent de se parler d'une rive à l'autre, et ce qu'ils se disaient était sans correspondance.

Les enfants rappelaient des souhaits caressés depuis toute une année. A travers leur chagrin ils s'en souvenaient tout de même fort bien.

— Une ardoise, Maman, criait l'un.

— Un crayon avec une efface, Maman, lançait l'autre.

Luzina n'était pas sûre de ce qu'elle entendait, mais, à tout hasard, elle promettait:

— Je vous apporterai des cartes postales.

Elle savait ne pas se tromper en promettant des cartes postales. Ses enfants en raffolaient, surtout de celles qui montraient de très hauts édifices, des rues encombrées d'autos, et des gares donc! Luzina comprenait bien ce goût.

Son mari la soutenant, ses fils aînés allant devant elle pour mieux piétiner le chemin, Luzina Tousignant atteignit le bord de la piste, et tous se mirent à attendre le passage du facteur qui, une fois par semaine quand cela était possible, assurait le service des postes entre Portage-des-Prés et une réserve indienne située quinze milles plus au nord, sur le lac de la Poule d'Eau.

Ils eurent bien peur d'avoir manqué le facteur, ou encore qu'il eût décidé, vu le mauvais état de la route, de remettre son trajet à la semaine suivante. Pierre-Emmanuel-Roger et Philippe-Auguste-Émile eussent presque souhaité ce contretemps. Même Hippolyte

Tousignant qui suggéra timidement: « Le facteur n'osera pas se mettre en route par pareil temps. Si tu revenais à la maison, Luzina. On s'arrangerait quand même. »

— Voyons, tu sais bien que non, fit-elle avec un sourire de regret et de légère moquerie qui avait surtout l'air de reprocher à Hippolyte son peu de sens pratique.

Elle guettait le lointain avec une détermination accrue. Après tant d'obstacles déjà surmontés, il eût fait beau la voir retourner à la maison. Il commença à tomber une neige très fine mêlée de pluie.

— Si seulement je pouvais t'accompagner, disait Hippolyte, comme toutes les autres fois.

Et elle, de même qu'au précédent voyage, acquiesçait:

— Ah ça, par exemple, oui! Faire le voyage ensemble, tous les deux, ça ne serait que du plaisir. Mais, pauvre homme, il faut bien quelqu'un pour garder la maison, et prendre le commandement quand je ne suis pas là.

Ils se turent.

Au loin, dans l'immense solitude uniformé, apparaissaient un cheval tout suant et, sur le siège d'un traîneau, une grosse boule de fourrure d'où émergeaient de tristes moustaches jaunes, le brouillard d'une haleine et, maintenu dans l'air, un fouet qui se balançait.

C'était le facteur.

Il se rapprocha. On distingua ses gros sourcils d'entre les poils bruns de son haut bonnet fourré; on vit luire le filet d'argent qui lui pendait toujours au nez par temps froid; on aperçut ses dents jaunies par le tabac au moment où il cria quelque rauque commandement à sa jument. A la hauteur du petit groupe des Tousignant, sans un mot de salutations, avec un regard froncé vers Luzina seulement, il tira sur les rênes, arrêta, attendit. Tel était ce vieil original de Nick Sluzick. Dans un pays où on était souvent silencieux, faute d'avoir du nouveau à commenter, il détenait le record de la taciturnité. Il passait pour avoir mené ses affaires, accepté des commissions, rendu service, accompli son devoir de facteur, fait l'amour, procréé des enfants, tout cela sans prononcer plus d'une dizaine de phrases.

On installa Luzina auprès de ce sauvage compagnon qui se poussa à peine pour lui faire une petite place à côté de lui. Causante comme elle l'était, ce mutisme extraordinaire de Nick Sluzick restait pour elle la principale, la seule épreuve même du voyage.

Pierre-Emmanuel-Roger avait apporté un fanal qu'il alluma et glissa sous les couvertures aux pieds de sa mère. Il la recouvrit d'une peau de bison puis d'une toile cirée destinée à empêcher la fourrure d'être trempée. On ne voyait presque plus rien de Luzina, sinon les yeux au-dessus d'un épais cache-nez. C'étaient de clairs yeux bleus, assez grands, tout pleins d'affection et, en ce moment, humides d'angoisse. De part et d'autre, on se regardait d'ailleurs avec la même expression de stupeur douloureuse comme si, tellement

unis dans leur isolement, ces Tousignant eussent été presque incapables d'imaginer la séparation. Et eux, qui croyaient avoir depuis longtemps épuisé tout sujet de conversation, en découvrirent sur-le-champ un tout à fait neuf. Ils se mirent à parler ensemble.

— Vous ferez bien attention au feu, recommanda Luzina en baissant le foulard qui lui couvrait la bouche.

— Oui, et toi, fais attention de ne pas geler en route, dit Hippolyte.

— Surtout, ne vous laissez pas mourir de faim, fit Luzina. Il y a de la graisse et de la farine en quantité. Faites toujours des crêpes, si vous n'avez pas beaucoup de goût à la cuisine; et toi, Pierre-Emmanuel-Roger, seconde bien ton père.

Les deux aînés n'étaient pas les seuls des enfants Tousignant à porter des prénoms composés. Comme pour mieux peupler la solitude où elle vivait, Luzina avait donné à chacun de ses enfants toute une kyrielle de noms d'après les grands de l'histoire ou tirés des rares romans sur lesquels elle avait réussi à mettre la main. Parmi les enfants qui étaient restés à la maison, il y avait Roberta-Louise-Célestine, Joséphine-Yolande, André-Amable-Sébastien; le plus petit, un bébé de quinze mois, répondait au prénom de Juliette-Héloïse.

— Vous ferez bien attention à Juliette-Héloïse, qu'elle n'avale pas d'épingles, dit Luzina.

Ce fut la dernière recommandation qu'elle adressa aux siens. Nick Sluzick n'en pouvait plus de gaspiller

son temps. De toutes les actions humaines, aucune ne lui paraissait aussi vaine et aussi superflue que le fait de se dire au revoir. Ou bien l'on ne partait pas, ou bien l'on partait; en ce cas, l'événement était assez explicite pour se passer de commentaires. Il cracha sur un côté du traîneau. D'une main, il tira sa grande moustache jaune, de l'autre il ramassa les rênes. Et l'on fut dans la neige molle, inégale, en buttes par ici, en creux par là, qui était la route de Portage-des-Prés.

* * *

Décrire les difficultés du voyage de Luzina Tousignant à côté de son insociable moujik qui n'ouvrit la bouche qu'une seule fois, pour lui recommander de bien rester à son bout du siège, sans quoi le traîneau eût pu verser; dire qu'arrivée à Portage-des-Prés, elle dut attendre toute une semaine le départ du prochain courrier pour Rorketon; comment elle logea durant ce temps au magasin-bureau-de-poste qui était aussi en quelque sorte l'auberge de l'endroit puisqu'on pouvait à la rigueur, à des gens vraiment dépourvus, offrir une chambre peu chauffée, peu ou point meublée; comment Luzina s'y morfondit, énervée de ce contretemps et craignant fort d'arriver trop tard à Rorketon; comment, partie de Portage-des-Prés par un vent assez froid qui augmenta en route, elle eut une oreille gelée; raconter ces quelques misères offrirait de l'intérêt, si ce n'est que le voyage de retour devait être autrement riche de péripéties.

— III —

Le but sérieux de son voyage atteint, ses affaires terminées à Sainte-Rose-du-Lac, Luzina n'eut rien de plus pressé que de revenir par train à Rorketon où elle espérait trouver une occasion immédiate de rentrer chez elle. Elle était ainsi; toute l'année, il lui paraissait, là-bas, dans son île, que jamais elle ne se rassasierait du spectacle des vitrines illuminées de Rorketon, des lumières électriques qui brillaient toute la nuit dans la rue principale, des nombreux buggies qui y venaient, des trottoirs en planches, des gens qui y circulaient, enfin de l'intense vie qu'offrait ce gros village avec son restaurant chinois, sa chapelle catholique du rite grec, son temple orthodoxe, son tailleur roumain, ses coupes, ses chaumières blanchies à la chaux, ses paysans en peaux de mouton et gros bonnets de lapin; les uns, des immigrants de Suède; d'autres, des Finlandais, des Islandais; d'autres encore, et c'était la majorité, venus de Bukovine et de Galicie. A Rorketon, Luzina recueillait de quoi alimenter les récits qu'elle ferait à sa famille pendant des mois et des mois, jusqu'au prochain voyage, en fait.